

Le journalisme scientifique : un sous-espace professionnel en dé-différenciation ?

Scientific journalism : a professional field in process of de-differentiation ?

Faïza NAÏT-BOUDA, Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication

Nicolas PELISSIER, Professeur en sciences de l'information et de la communication

Université Côte d'Azur, Laboratoire SIC.Lab Méditerranée

Faiza.nait-bouda@univ-cotedazur.com

Nicolas.pelissier@univ-cotedazur.com

Français

Le journalisme scientifique n'a jusqu'ici bénéficié que d'un intérêt limité des chercheurs français en SIC, à l'image de la place marginale que les rédactions généralistes tendent à lui accorder. Ce texte propose de réinterroger à nouveau frais le journalisme scientifique en France à l'aune de la reconfiguration à l'œuvre, laquelle bouscule l'écosystème dans lequel ces journalistes évoluent, et conduit à des réajustements dans les modalités de position, de représentation et de pratique de ce sous-champ spécialisé qui apparaît soumis à un processus de dé-différenciation.

English

Scientific journalism did not interest much French researchers in Information et communication sciences, as much as the marginal place that media give it. This paper aims to question scientific journalism in France in the light of the reconfiguration at work, which is shaking up the ecosystem in which these journalists contribute, and leading to readjustments in position, representation and practices of this specialized sub-field which appears taken in a process of de-differentiation.

Le journalisme scientifique, un sous-espace professionnel en dé-différenciation ?

Faïza NAÏT-BOUDA, Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, Université Côte d'Azur, Laboratoire SIC.Lab Méditerranée (UPR 3820)

Nicolas PELISSIER, Professeur en sciences de l'information et de la communication, Université Côte d'Azur, Laboratoire SIC.Lab Méditerranée (UPR 3820)

Le journalisme scientifique n'a jusqu'ici bénéficié que d'un intérêt limité des chercheurs français en SIC, à l'image de la place marginale que les rédactions généralistes tendent à lui accorder. Les travaux recensés se sont plus intéressés aux conditions de production de l'information spécialisée qu'aux modalités de structuration et d'entretien des frontières de ce sous-espace qui y est le plus souvent présenté comme « *en crise* » (Wolton, 2014), exposé à d'importantes lacunes, voire « *abandonné à [son] sort* » (Secko, 2012, 50).

En effet, les mutations récentes de l'écosystème dans lequel ces journalistes évoluent ont eu des répercussions sur les modalités de position, de représentation et de pratique de ces acteurs, si l'on reconnaît toutefois qu'ils restent soumis aux évolutions de l'univers social qu'ils couvrent (Marchetti, 2002). Le numérique a constitué une source de renouvellement et d'ajustement des codes, des normes et des valeurs animant l'espace scientifique. Son expansion a surtout révélé un regain d'intérêt porté par les publics au fait scientifique qui, à l'épreuve de sa mise en récit et de sa médiatisation élargie sur les réseaux, se renouvelle dans ses formes, ses contenus et tend désormais à devenir le fruit d'une coproduction. En témoignent les nombreux appels à projet de recherche tournés vers les sciences ouvertes et participatives.

Dès lors, se dessine une reconfiguration des rapports sociaux à l'œuvre entre acteurs de la science, des médias et de la société civile. L'intensification des concurrences entre producteurs, médiateurs et vulgarisateurs de la science révèle d'importantes transformations sociales et culturelles découlant de la transformation numérique (Boure, Lefebvre, 2015). Celle-ci a effectivement influencé les modalités d'engagement et les répertoires d'action des acteurs traditionnels contribuant au rayonnement de la science, en premier lieu de ce « *troisième homme* » (Miège, 1996 : 154) qu'incarne le journaliste spécialisé. Chercheurs, professionnels des médias et acteurs de la société civile partagent et rendent visibles en ligne leurs préoccupations pour l'intégrité et la véracité de l'information scientifique, à l'image de celle initiée en 2019 par *NoFakeScience*.

Les chercheurs eux-mêmes, tout comme leurs institutions, s'approprient de nouveaux espaces de médiation en ligne, sachant que ces pratiques de publicisation de la science (Cartellier, 2010) court-circuitent parfois le rôle de « passeur » (Tristani-Potteaux, 1997) du journaliste spécialisé. Au-delà de l'investissement réévalué d'acteurs traditionnels de la culture scientifique, de nouveaux agents contribuent désormais à la production et la médiatisation de la science, invitant les acteurs traditionnels à nouer avec eux des relations de plus en plus étroites, coercitives ou coopératives.

Ces évolutions conduisent à interroger les transformations de l'univers social de la science au prisme des journalistes spécialisés. Comment la reconfiguration en cours redéfinit-elle le rôle, les représentations et les pratiques du journaliste scientifique ? Et comment se redistribuent les légitimités liées à la médiatisation du fait scientifique ?

Le concept de « dé-différenciation » proposé par Scott Lash (1990) offre une grille de lecture pertinente quant à l'analyse des formations des sous-espaces professionnels et de leurs contours, tel que celui du journalisme scientifique contemporain. Si son analyse se cantonne au champ culturel, elle présente néanmoins l'intérêt de corroborer les observations faites par les chercheurs en SIC quant aux mutations socio-professionnelles au sein des industries culturelles et créatives.

Pour éprouver le bien-fondé d'une transposition de ce concept à notre objet d'étude, nous mobilisons une combinaison de matériaux permettant d'observer les tensions concurrentielles que les journalistes spécialisés expérimentent, et de déceler des indicateurs de positionnement autant que de position de ces agents face aux sources, aux publics et aux concurrents. Une analyse du corpus de discours recueillis lors d'une quinzaine d'entretiens semi-directifs menés entre janvier et février 2020 avec des journalistes scientifiques de presse écrite et/ou presse en ligne, exerçant la spécialité depuis au moins quinze ans, aidera à dégager un retour rétrospectif quant à l'évolution des pratiques et des positionnement depuis l'expansion d'Internet. Des échanges avec d'autres acteurs impliqués dans le rayonnement de l'information scientifique, tout comme les tribunes démultipliées ces dernières années autour des problématiques liées à la médiatisation de la science, sont venus enrichir notre réflexion.

La première partie de cette contribution observera l'évolution de l'intérêt porté au sous-espace professionnel du journalisme scientifique en lien avec des transformations sociales et sociétales. Dans la partie suivante, à la lumière des résultats de l'enquête empirique menée, le processus de « dé-différenciation » du journalisme scientifique sera questionné comme source d'une remise en cause de la légitimité de ce sous-espace au profit de l'expertise d'acteurs concurrents, y compris de citoyens ordinaires.

Le journalisme scientifique : un sous-espace du journalisme spécialisé en quête de légitimité

Le journalisme scientifique apparaît comme une spécialité en plein essor. Cependant, la quête de légitimité de ce sous-espace professionnel semble bousculée par un processus de différenciation remettant en cause sa position symbolique dans l'espace public.

L'essor du journalisme spécialisé au sein des industries médiatiques

Le journalisme spécialisé tient des origines anciennes remontant aux premières formes de journaux imprimés dans les grandes cités marchandes de l'Europe de la Renaissance pour capter, rédiger et diffuser des « nouvelles » essentiellement économiques et financières. Quant à la presse généraliste qui voit le jour avec les *gazettes* du XVII^{ème} siècle, son découpage en *rubriques* donne naissance à des esquisses de spécialisation dans le traitement de l'information d'actualité. La presse magazine ne se développera qu'au XX^{ème} siècle, sous l'impulsion de nouvelles pratiques de consommation, et continuera sa progression, malgré un contexte économique de crise structurelle affectant l'ensemble du secteur de la presse imprimée. Cette presse a su progressivement imposer sa marque de fabrique spécifique : profilage affiné du lectorat à l'appui de techniques marketing ; part croissante des annonces ; rationalisation et flexibilité de la production, etc. D'autres médias se sont inspirés de ces stratégies, qu'il s'agisse des radios, des chaînes de télévisions thématiques (câble, satellite ou TNT) et des sites d'information spécialisés (technologies, santé, etc.) ou des milliers de blogs réalisés avec un degré d'expertise croissant.

Parallèlement, la montée en puissance du journalisme spécialisé, qui va de pair avec une demande d'expertise croissante dans les médias et l'espace public (Tavernier, 2011), a suscité des débats sur les vertus et limites de cette forme de journalisme, comparativement au modèle canonique du journaliste polyvalent et généraliste. Les défenseurs prônent la maîtrise des dossiers techniques, des codes et langages de chaque spécialité, le contact privilégié avec un nombre sélectif de sources, les capacités renforcées de traitement de la complexité du réel, avec au final un meilleur rempart contre la prolifération des *fake news*. Les détracteurs, eux, insistent sur les risques accrus de dépendance vis-à-vis d'un nombre limité de sources et d'annonceurs, d'enfermement intellectuel et social au sein d'un microcosme souvent cloisonné, mais aussi de pression plus forte de la concurrence, avec une précarisation des trajectoires et statuts professionnels.

Autant de limites qui expliquent le paradoxe suivant : alors que les médias spécialisés sont globalement prospères et emploient la majorité des journalistes français, les nouveaux entrants sur le marché du travail ont tendance à négliger ces médias au profit de médias généralistes en récession, mais plus porteurs de consécration socio-professionnelle. Pour autant, si l'essor du journalisme spécialisé est l'un des phénomènes majeurs des industries médiatiques contemporaines, ce phénomène ne semble pas avoir suscité l'attention qu'il aurait méritée du côté des chercheurs.

Le journalisme scientifique : une spécialité professionnelle encore peu étudiée

L'intérêt de la recherche académique pour le journalisme spécialisé apparaît tardif dans les SIC francophones, qui explorent différents segments journalistiques à compter des années 1990, à l'instar du journalisme politique (Champagne, 1995 ; Neveu, 1997), du journalisme économique (Duval, 2000) ou encore du journalisme social (Lévêque, 2000). Exception faite du journalisme médical (Marchetti, 1997), les recherches se focalisent sur des spécialités jugées plus « nobles » dans le journalisme de presse écrite.

Le prolongement de l'analyse des « *sous-champs du journalisme spécialisé* » (Marchetti, 2002) établit les contraintes internes (hiérarchies des spécialités, concurrence et collaboration entre acteurs, socialisation au microcosme professionnel), mais aussi externes (relations aux sources, annonceurs, publics, etc.). Ainsi, « *c'est en analysant les transformations des champs considérés et leurs relations que l'on peut comprendre plus complètement les productions journalistiques, notamment dans les espaces les plus spécialisés* » (*Ibid.*, p. 50). D'autres travaux s'inspirent de cette proposition scientifique, en investissant des spécialités jugées moins prestigieuses ou plus marginales, à l'instar de Riutort (2002) ou Laville (2007). Cet intérêt pour les spécialités tend néanmoins à faiblir dans la recherche française au cours de la décennie suivante¹. Ce constat, fait pour le journalisme spécialisé en général, s'applique au cas particulier du journalisme scientifique.

Les recherches sur cette spécialité émergent, elles aussi, dans les années 1990, marquées par la médiatisation de certains événements porteurs de polémiques dans l'espace public français (affaire du sang contaminé, « vache folle », etc.), mais également suite au succès des programmes télévisuels de vulgarisation scientifique au cours des années 1980. On dénote alors le développement d'un journalisme scientifique comme « *relativement autonome et qui n'est pas sans lien avec de nouvelles attentes suscitées par une médicalisation croissante et l'apparition d'attitudes critiques à l'égard des médecins* » (Marchetti, Champagne, 1994 : 53). Entre autres

¹ Sur les journalistes spécialisés dans le traitement des problèmes de banlieue (Sedel, 2012 ; Berthaud, 2013), les journalistes locaux et correspondants de la PQR (Bousquet, 2015) ou encore les femmes reportères de guerre (Le Cam et Ruellan, 2019)

travaux parus à cette époque, celui de Françoise Tristani-Potteaux (1997) se distingue nettement, en constituant un ouvrage de référence basé sur une enquête sociographique des journalistes scientifiques de la presse d'information.

Les chercheurs en SIC s'attachent par la suite à construire des problématiques liées à la vulgarisation et à la médiation scientifique. Les transformations éprouvées par le journalisme scientifique sont aussi étudiées à l'aune de la concurrence croissante d'acteurs non médiatiques auxquels sont confrontés les journalistes spécialisés (laboratoires, chercheurs, lobbyistes ou simples citoyens) dans le traitement d'une information scientifique sous influence (Pignard-Cheynel, 2003).

Au cours des années 2000, le moindre intérêt de la recherche francophone en SIC sur ces questions amène des chercheurs québécois à inviter à une « reproblématisation » du journalisme scientifique : « *le journaliste scientifique est-il un observateur neutre, un médiateur, un critique ou plutôt un vulgarisateur, un éducateur, voire, un promoteur de la science ? [...] Comment intégrer, voire investir, les nouveaux médias ? Comment intéresser le public dans un contexte d'hyperconcurrence des messages ?* » (Brin et alii, 2012). Ces questions restent pour l'heure fondées, dans la mesure où aucune enquête d'envergure n'est venue réactualiser celle réalisée en 1997. C'est la raison pour laquelle, il nous semble opportun de réinterroger à nouveau frais le journalisme scientifique en France.

Cette reproblématisation implique de penser le journalisme scientifique en ne se limitant pas au seul sous-champ académique des *Journalism Studies*, mais en resituant ce journalisme spécialisé au sein de transformations plus larges de nos sociétés post-modernes. À cet effet, nous mobilisons le concept de dé-différenciation développé par le chercheur britannique Scott Lash.

Les sociologues de la modernité, depuis Weber jusqu'aux travaux plus récents de Giddens mettent en avant le principe de différenciation pour décrire le processus généralisé de séparation accrue affectant l'ensemble des domaines sociaux. Dans le cas du journalisme et depuis la fin du XIX^{ème} siècle, la revendication d'un professionnalisme journalistique par sa technicité a permis à ses promoteurs de se différencier d'autres activités socio-professionnelles par la mise en place progressive de frontières, symboliques et concrètes, avec d'autres espaces, tels que la littérature, la science ou la publicité (Ruellan, 2007). Relativement à la spécialité scientifique du journalisme, cette différenciation est relativement récente et demeure encore fragile. Pour mieux comprendre les ressorts de cette fragilisation, nous proposons une grille de lecture des transformations de ce journalisme spécialisé au travers du concept de dé-différenciation proposé par Scott Lash.

Cette proposition semble pouvoir s'appliquer au domaine du journalisme, à la lumière de nombreux travaux qui montrent l'interdépendance croissante entre cette activité sociale et d'autres activités connexes (Ringoot et Utard, 2005) ou encore la montée en puissance du citoyen « ordinaire » dans la production et diffusion de l'actualité (Schmitt ; 2012). Nous proposons de concevoir la présence du phénomène de dé-différenciation au sein du sous-espace du journalisme scientifique dans une triple dimension, chacune découlant de la précédente : une horizontalisation des rapports de pouvoirs, une « éclipse de l'aura » des journalistes scientifiques et une implication croissante de nouveaux acteurs dans la production/diffusion de l'information scientifique. En d'autres termes, l'horizontalisation des rapports sociaux (Demers, 2008) autour de la vulgarisation du produit scientifique participe d'une confusion croissante des statuts, des rôles, mais aussi des pratiques socio-professionnelles et un nivellement des positions sociales. Cette « *rupture des frontières* » concourt à une « *éclipse de l'aura* » (Lash, op.cit.) des journalistes scientifiques en redistribuant les positions sociales.

Le journalisme scientifique : un sous-espace professionnel en dé-différenciation

La phase de dé-différenciation décrite par Lash est marquée par une porosité grandissante entre espace journalistique et espace social, signe d'une interpénétration (*colonisation*) entre champs sociaux. À cet égard, observer les modulations du sous-espace professionnel du journalisme scientifique ne doit pas faire l'économie d'un élargissement de la focale à l'ensemble des acteurs impliqués dans les circuits de l'information scientifique, de sa production à sa réception.

L'horizontalisation des rapports de pouvoir et les nouveaux circuits de l'information

En 1997, Françoise Tristani-Potteaux proposait une schématisation linéaire des circuits de la communication scientifique, amorcée par une zone de légitimation (chercheurs, institutions et éditeurs de revues scientifiques) et aboutissant à une zone de médiatisation avec le concours de l'appareil de vulgarisation et des médias. Une zone de controverses intervient en filigrane entre ces deux pôles, dans le cas d'un « court-circuit » volontaire ou non d'un chercheur. L'émergence d'Internet semble avoir bousculé cette conception ascendante du rapport entre producteurs de l'information scientifique et grand public. La zone de controverse s'est à la fois élargie et tend à se stabiliser sous l'impulsion des chercheurs eux-mêmes, de leurs institutions, mais également des publics.

Sous l'impulsion du numérique, les chercheurs se trouvent de plus en plus encouragés par leurs institutions d'appartenance à se rendre visibles sur le Web. Cette médiatisation directe peut conduire au court-circuitage de l'information scientifique à destination des journalistes et

provoquer une zone de turbulence. Pour parer à ces risques, les services de communication des institutions scientifiques se sont professionnalisés, proposant des supports élaborés grâce à des moyens financiers et techniques de taille pour soutenir ces activités et en arrivant ainsi à se passer des journalistes. Plus encore, la professionnalisation des activités de communication au sein des institutions de recherche compte souvent avec l'aide même de journalistes scientifiques pigistes, à tel point que ces services orientent les journalistes vers leurs supports. Certains journalistes y voient une volonté de verrouillage de l'information :

« Notre liberté est en train de se perdre [...]. Ils [les chercheurs] ont de plus en plus tendance à se reposer sur la communication de leur institution. Récemment, j'ai fait un papier sur l'Ebola, j'ai contacté l'Institut Pasteur pour interviewer un chercheur et ils m'ont dit de me fier à leurs communiqués de presse, parce qu'ils n'ont pas le temps, qu'ils sont en plein coronavirus, etc. Pareil pour le coronavirus, on m'a renvoyé vers les communiqués de presse de l'Institut Pasteur et l'Inserm. Ça complique ma pratique, je n'ai pas la liberté de poser des questions à qui je le souhaiterais, pas de réponses. »
[Journaliste pigiste, presse spécialisée]

La trajectoire linéaire de la communication scientifique trouve par ailleurs des déviations nouvelles à l'heure des réseaux, amorçant une inversion de l'ascendance entretenue jusqu'ici par les acteurs traditionnels de l'information scientifique. L'horizontalisation des relations sociales, permise par Internet et caractérisant la dé-différenciation en cours, trahit le déclassement des institutions sociales et démocratiques *« sur le même pied »* (Demers, 2008 : 217) que d'autres composantes de la société et aplatit les rapports d'influence. La majorité de nos interrogés perçoivent ces nouveaux rapports avec leurs publics en ligne comme bénéfiques, amenant même à un ajustement des pratiques journalistiques traditionnelles :

« On manque de ces retours. Jusqu'ici, quand j'écris, mon texte est publié, est-ce qu'il a plu ou non, comment il a été perçu, je n'en sais strictement rien et ça n'aide pas à réajuster la façon d'écrire. On a que des retours très indirects, c'est frustrant. [...] Alors que, sur les réseaux, tout le monde y va. Ce qui n'est un mal, parce que la parole a pendant trop longtemps été confisquée par certains. Le citoyen a aussi le droit d'avoir son opinion [...] » [Journaliste pigiste, presse spécialisée]

« J'ai beaucoup d'interactions en ligne avec des chercheurs ou des gens qui sont très intéressés par les sciences, c'est un public très particulier. Ce n'est pas forcément moins vif. J'ai eu des altercations assez difficiles à gérer, mais je pense que ça fait partie de

notre travail en tant que journaliste de nous confronter au public. C'est sûr que ça fait mal. Mais il y a un moment où on ne le faisait pas... et je pense que c'est en partie à cause de ça que ça fait mal en fait. » [Journaliste pigiste, presse spécialisée]

Certains abordent ces nouveaux rapports avec les publics avec défiance, en s'adonnant à un usage des réseaux avec parcimonie au service d'un rappel à la légitimité des journalistes scientifiques à traiter des sciences.

Une « éclipse de l'aura » des journalistes scientifiques

Parallèlement à l'horizontalisation des rapports d'influence décrite, la dé-différenciation induit une nette « rupture des frontières » (Lash, 1990 : 11) suggérant une « éclipse de l'aura » des journalistes alors réinscrits ans les impératifs économiques guidant la production de l'information. Selon Scott Lash, la dé-différenciation de l'économie culturelle, en tant que corollaire de sa « colonisation » par d'autres champs, a causé la « désintégration de l'auteur », pour parler des créateurs culturels. Un constat semblable peut être porté à l'économie de l'information spécialisée en science. L'un des indices de cette désintégration se puise dans l'observation de l'évolution de la place dédiée à l'actualité scientifique dans les médias généralistes en presse écrite, à l'instar de ce qui a été expérimenté au sein du quotidien *Libération* qui « était un peu un pionnier en matière de science [...] Et puis, très vite, après avoir eu des difficultés, la première page qui saute pour les problèmes de pagination, c'était la page science. » [Journaliste titulaire, radio]

« Pour avoir fait les deux, spécialisé et généraliste, je peux vous dire que dans les médias généralistes, la science, c'est la portion congrue. Ça, c'est la pensée des dirigeants des journaux, et qui est à l'image des dirigeants politiques. Ils n'ont pas de goût ni de connaissances pour les sciences. Dans les grands journaux, c'est pareil : elles ont eu une grande époque les pages science, mais ça n'était déjà plus le cas quand j'ai commencé à y travailler. Une forme de déclin. [...] Alors que dans les médias spécialisés, tout le monde est dans le même bateau. » [Journaliste titulaire, presse spécialisée]

L'on relève un paradoxe relaté par l'ensemble de notre échantillon : celui d'une crise de légitimité du journalisme scientifique en vis-à-vis d'un regain d'intérêt porté à l'actualité scientifique par les publics, en comptant d'ailleurs avec un élargissement et un rajeunissement de ces derniers, davantage perceptibles sur Internet. Ainsi, lorsqu'un interrogé souligne la nouvelle participation des publics permise par les réseaux comme étant « hyper positive », un autre précise : « Il y a une schizophrénie du système. Dans les médias généralistes, tu as de moins en

moins de place, de moins en moins de journalistes qualifiés, qui ont le bon prisme pour aborder ces sujets-là. Et en même temps, on voit que la science c'est un succès du feu de Dieu. Dire que le journalisme scientifique n'intéresse pas, c'est faux. Quand je vois les audiences, ça intéresse énormément. Et avant Internet, on ne pouvait pas le constater. »

Ce fort engouement des publics pour l'actualité scientifique en ligne conduit à de nouvelles pratiques, portées notamment par le recours au *scoop* et à l'événement, jusqu'ici inadaptés à la spécialité scientifique. Le journaliste en vient parfois même à endosser le rôle d'animateur, à l'exemple des *live* du site Internet du *Monde*. Cette dernière illustration révèle d'ailleurs une aura du journalisme scientifique « *radicalement déplacée du côté de la réception* » (Perticoz, 2009 : 280) : « *Et à un moment, je regarde le compteur du Live [...] Le record en France, c'était pour la coupe du monde de foot ! 43-45 000 personnes sur le site pour les live sur l'astrophysique. Que la science ne marche pas dans la presse, ce sont des conneries.* ». [Journaliste titulaire, presse quotidienne généraliste]

Cette éclipse de l'aura est également perceptible dans les nouvelles modalités d'intervention des journalistes scientifiques auprès de ceux qui constituaient jusqu'ici leurs sources :

« *Ce qui a vraiment changé les choses, c'est Internet. Clairement. J'ai fait venir des blogueurs, des gens d'Universcience et du CNRS aussi [...] Tous les mois avec le CNRS et moins souvent avec Universcience, je sélectionne des vidéos qu'ils produisent pour ensuite les passer sur notre site. Eux, ils ont besoin de visibilité et nous, de contenus. Pour Universcience, on représente près de 90 % de leurs audiences quoi ! C'est bien de s'adosser à nous !* » [Journaliste titulaire, presse généraliste quotidienne]

Si « *le sceau de l'unique est peut-être ce qui pourrait caractériser le mieux la notion d'aura* » (Perticoz, 2009 :140), celle qui pouvait entourer le journalisme scientifique du fait de sa « *relative autonomie au sein de l'univers journalistique* » (Marchetti, 2007 : 80) s'en trouve altérée. Les illustrations données semblent bien confirmer la « *dissolution partielle et sélective des frontières entre la culture d'élite et la culture populaire.* » (Lash, *op.cit.* : 164) que renferme l'éclipse de l'aura des journalistes scientifiques. Celle-ci s'accompagne d'ailleurs d'une « *trivialité* » croissante de l'information scientifique (Jeanneret, 2008) où la valeur pousse moins à la circulation que la circulation ne crée la valeur (Moeglin, 2015).

Une montée en puissance de l'ordinaire

La dé-différenciation suppose que l'attrait du public de « *masse* » (*popular culture*) pour la culture d'élite (*high culture*) pourrait déstabiliser l'ordre établi (Lash, *Op.cit.*). Cette transgression des frontières entre culture populaire et celle d'élite, assimilable à la scission entre

culture amateur/culture professionnelle, occasionne une déstabilisation de l'identité élitaire et génère une forme nouvelle de démocratie directe dont l'élite doit se rapprocher pour préserver sa légitimité.

L'implication de nouveaux intervenants dans les circuits de l'information scientifique a incité les acteurs traditionnels à déployer de nouvelles stratégies à des fins de pérennisation de leur légitimité. Dans le prolongement de l'implication ancienne d'amateurs de science dans certaines spécialités académiques (astronomie, informatique, etc.), le « *fans empowerment* » (Jenkins, 2006) gagne désormais les institutions légitimantes, lesquelles valorisent et régulent les pratiques de « passionnés ordinaires » (Flichy, 2010) s'adonnant à de la vulgarisation scientifique en ligne, à l'exemple du Musée du Louvre ou du CNRS. L'on assiste ainsi à un développement remarquable des contributions ordinaires dans médiatisation de l'information scientifique, à l'image de la multiplication exponentielle des chaînes Youtube de vulgarisation scientifique.

Lorsque l'on interroge les journalistes scientifiques quant au regard qu'ils portent sur cette percée des *youtubers* dans les circuits de l'information scientifique, les discours apparaissent teintés d'ambiguïté, mêlant reconnaissance et répulsion, admettant la portée concurrentielle de cette tendance tout en récusant leur rapprochement avec le journalisme scientifique :

« *S'ils adoptent un regard critique, multiplient les sources pas juste pour comprendre, mais pour vérifier l'information, ils adoptent une démarche journalistique dans ce cas-là. S'ils restent juste dans la position d'expliquer, ils sont vulgarisateurs. Ce qui reste important, c'est de connaître la différence, parce qu'il ne faudrait pas que le public ne fasse pas la différence entre ce qu'il trouve dans un journal et ce qu'il trouve sur YouTube.* » [Journaliste pigiste, presse spécialisée et généraliste]

Les journalistes scientifiques tendent même à s'appuyer sur les compétences des *youtubers* dans le cadre de la production des contenus journalistiques, comme gage de rajeunissement et de modernisation de leur image. Denis Delbecq, ancien rédacteur en chef adjoint de Libération et rédacteur en chef de « La Terre au Carré » précise : « *On est en contact avec un youtubeur qui travaille dans l'émission "C'est toujours pas sorcier", parce qu'on voulait travailler avec lui, il est à la base un amateur de sciences très passionné, très cultivé, très curieux, et il fait ça formidablement bien. En tout cas ce qui est sûr, c'est qu'il touche un public qu'on ne touche pas.* »

Seuls deux de nos interrogés suggèrent ouvertement une concurrence dans les luttes pour la légitimité de la traduction, de l'interprétation et de la transmission de l'information scientifique auprès des publics. Le rédacteur en chef du Pôle digital de *Sciences et Avenir* reconnaît ainsi

« un sentiment de coche loupé » : « Cette manière de s'adresser au public, ce n'est pas dans la culture. On n'a pas eu les moyens de le faire [...] On pourrait avoir le sentiment que les youtubeurs se substituent aux journalistes, parce que la place est à prendre. Il n'y a plus tellement de médias qui ont des journalistes scientifiques, à part les niches particulières comme la presse spécialisée. Quand il y a des journalistes scientifiques dans les rédactions généralistes, ils n'ont pas de visibilité, contrairement à ces youtubeurs. Ils prennent un peu la place des journalistes scientifiques en tant que filtre. On peut le regretter ou pas, mais on peut le constater. »

Dès lors, tout l'enjeu d'une préservation de la légitimité du sous-espace professionnel réside dans la distinction entre *youtubers* et journalistes scientifiques. Autrement dit, le réflexe de différenciation en guise d'affirmation d'une professionnalité répond à une dé-différenciation conduisant à profondément repenser les légitimités au sein de l'espace public, spécifiquement au regard du crédit donné aux productions amateurs en ligne, donc aux yeux de tous. Lorsque question est posée à notre échantillon de la qualification du journaliste scientifique en vulgarisateur, seul l'interrogé exerçant au sein du journal *Le Monde*, donc moins exposé à la concurrence, approuve volontiers cette qualification, jugeant que « celui qui dit que vulgarisateur est un gros mot, c'est un crétin ! Vulgarisateur n'est pas un mot vulgaire. C'est comme de dire qu'une péripatéticienne n'est pas une prostituée, que ce n'était que des gens qui marchaient ! Nous, on transmet l'information au public. Vulgarisateur, ça va avec vulgus : le public, quoi ! »

Pour le reste des sujets, le qualificatif de « vulgarisateur » pour désigner un journaliste scientifique est inapproprié. Dès lors, les discours prennent une tournure identitaire forte, en procédant à un rapprochement avec la « grande famille » des journalistes. Ce registre de discours différentiel entre amateurs et professionnels n'est pas sans rappeler celui de la corporation journalistique au début du XXe siècle à des fins de reconnaissance socio-professionnelle :

« Le journaliste scientifique est avant tout un journaliste. Il se trouve que sa spécialité, c'est la science, mais il a la même démarche que d'autres journalistes. Le vulgarisateur, c'est un passeur entre le monde scientifique et le grand public, ou d'un public non spécialisé. Il n'a pas forcément cette démarche critique, mais il y a avant tout cette démarche d'intéresser les gens qui peut-être sont ficheront. Pour moi le bon vulgarisateur, c'est celui qui arrive à scotcher quelqu'un qui au départ s'en fichait. Les youtubeurs, par exemple, sont très bons pour ça. » [Journaliste pigiste, presse spécialisée et généraliste

C'est dans ce sens qu'il faut aussi entendre l'appel en 2017 d'Olivier Monod, journaliste scientifique à *Libération* : « Les fausses informations scientifiques sont des “fake news” comme les autres ». Alors que dans les années 1960, l'Association des journalistes de la presse d'information (AJSPI) militait pour une légitimation du journalisme scientifique par une reconnaissance de ses particularismes, les menaces de dilution identitaire induites par la dé-différenciation tendent à démythifier le statut du journaliste scientifique.

Conclusion

A l'issue de cette étude, qui s'est voulue exploratoire, cela avec un recul de plus de vingt ans depuis le travail de Françoise Tristani-Potteaux, il serait illusoire et réducteur de penser que le phénomène de dé-différenciation n'affecte que le sous-espace spécialisé du journalisme scientifique. Les tendances observées redessinent de manière plus large les contours des espaces composant les industries culturelles et médiatiques dans leur ensemble.

C'est la raison pour laquelle un grand débat consultatif s'est tenu en 2020 sur le thème des rapports entre médias et citoyens, marquant finalement un jalon historique supplémentaire dans la progression du phénomène de dé-différenciation, après l'époque désormais révolue et intermédiaire du journalisme citoyen.

Une recherche d'ampleur reste à mener sur ce sous-espace du journalisme scientifique ; fait surprenant à ce jour, lorsque l'on considère qu'il devrait en théorie s'agir de la spécialité la plus proche des chercheurs eux-mêmes.

Bibliographie

- Arnold, G., Huet, S., Dir., (2015). *Les journalistes scientifiques dans les controverses*, Paris, CNRS Editions.
- Boure, R., Lefebvre, M. (2015). « Entre science légitime et science amateur : le devenir trivial d'une information scientifique sur Internet », *Les Enjeux de l'Information et de la Communication*, 16, pp. 143-152.
- Brin, C., Lieutenant-Gosselin M., Fleury J-M, Dir., (2012). « Le journalisme scientifique : défis et redéfinition », *Les Cahiers du Journalisme*, 24.
- Cartellier, D. (2010). *La vulgarisation scientifique à l'heure de libre accessibilité des savoirs. Quelle place pour les médiateurs, Mémoires du Livre/Studies in Book Culture*, 1(2).
- Champagne, P. (1995). « La double dépendance : quelques remarques sur les rapports entre les champs politique, économique et journalistique », *Hermès*, 17-18, pp. 215-229.
- Champagne, P., Marchetti, D. (1994). « L'information médicale sous contrainte. A propos du "scandale du sang contaminé" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 101-102, no. 1, pp. 40-62.
- Demers, F. (2008). « La communication publique, un concept pour repositionner le journalisme contemporain », *Les Cahiers du journalisme*, 18, pp. 208-232.
- Duval, J. (2000). « Concessions et conversions à l'économie », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 131-132, pp. 164-182.
- Flichy, P. (2010). *Le sacre de l'amateur*, Paris, La Découverte.
- Jeanneret, Y. (2008). *Penser la trivialité : la vie triviale des êtres culturels*, Vol. 1, Paris, Hermès Lavoisier.
- Jenkins, H. (2006). *Convergence culture: Where old and new media collide*, New York, NYU Press.
- Lash, S. (1990). *Sociology of Postmodernism*, Routledge, Londres.
- Laville, C. (2010), *Les transformations du journalisme de 1945 à 2010 : le cas des correspondants étrangers de l'AFP*, Bruxelles, INA De Boeck.
- Lévêque, S. (2000). *Les journalises sociaux*, Rennes, PUR.
- Marchetti, D (2007). « Une rubrique « à part » », *Questions de communication*, 11, pp. 71-90.
- Marchetti, D. (2002). « Les sous-champs spécialisés du journalisme », *Réseaux*, vol. n° 111, no. 1, pp. 22-55.
- Miège, B. (1996). *La société conquise par la communication*, Grenoble, PUG.
- Moeglin, P. (2015). « Pour une économie politique de la création. De la trivialité à la créativité », *Communication & Langages*, vol. 185, no. 3, pp. 49-66.
- Neveu, E. (1997). « Des questions jamais entendues. Crise et renouvellement du journalisme politique à la télévision », *Politix*, 51, pp. 179-212.

- Perticoz, L. (2009). *Les processus techniques et les mutations de l'industrie musicale. L'auditeur au quotidien, une dynamique de changement*, Thèse en sciences de l'information et de la communication sous la direction de Bernard Miège, Université Stendhal-Grenoble 3.
- Pignard-Cheynel, N. (2003). « La publication scientifique sur Internet », in Le Bœuf, C., Pelissier, N. Dir., *Communiquer l'information scientifique : éthique du journalisme et stratégies des organisations*, L'Harmattan, pp.367-387.
- Ringoot, R., Utard, J-M., Dir. (2005). *Le journalisme en invention. Nouvelles pratiques, nouveaux acteurs*, Rennes, PUR.
- Riutort, P. (2002). « L'information en matière de religion : une spécialité moralement fondée ? », *Réseaux*, 111, pp. 132-161.
- Ruellan, D. (2007). *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Grenoble, PUG.
- Schmitt, L. (2012). *Quand les médias utilisent les photographies des amateurs*, Paris, Bord de l'Eau/INA.
- Tavernier, A. (2011). « Vous pouvez répéter la réponse ? L'expertise scientifique au risque de la certitude », in *Scientisme(s) et communication, MEI*, 35, Paris, L'Harmattan, pp. 87-114.
- Tristani-Potteaux, F. (1997). *Le journalisme scientifique*, Paris, Economica.